

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A MARSEILLE : Chez M. G. Allard,
rue Feytaud, 10, de 8 heures à 6 heures.
A PARIS : à l'Agence Havas, place de
la Bourse, 8.
ABONNEMENTS
B.-du-Rhône et départements... 3 mois 5 francs
6 mois 9 francs
1 an 17 francs
France et Colonies... 6 fr. 11 fr. 20 fr.
Etranger... 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Les abonnements partent du 1^{er}
et du 16 de chaque mois

Chronique Parisienne

La Question du feu. — Un grill. — Les petits luxes. — Récompensons la vertu. — Ceux qui meurent loin du front. — Mariages difficiles

Beaux sont ceux qui peuvent déclarer leur provision de charbon ! Moins beaux ceux qui n'ont pas pu s'en procurer ; ils sont nombreux. Les grandes villes, sous ce rapport, sont mieux partagées que les petites ou l'on paie, achetant en détail, par 200 kilos, le charbon de terre à raison de 240 fr. la tonne.

Dans les pays où il y a du bois, la vie est plus facile, les gens font leur cuisine sur un feu de pommes de pin, quelquefois en plein air et c'est la poêle qui chauffe.

A Paris, de prévoyants ménagères ont occupé, sans bruit, des quantités d'aluminium et c'est toujours la poêle qui fonctionne, on le voit, le grill ne vaut rien.

Vous savez en quoi il consiste ? C'est très simple ; vous faites le sacrifice d'une poêle — une vieille si vous en avez une — vous la chauffez ferme sur la flamme et vous posez dessus un grand vase à griller en ayant soin de ne pas la laisser s'échauffer. Ni beurre, ni huile, ni graisse, rien de tout cela.

La viande est admirablement bien grillée ; pas une goutte de jus n'est perdue ; le goût est parfait. On ne sale qu'après la cuisson complète.

Mais, répondez que la poêle est sacrifiée ; on ne peut plus s'en servir pour une omelette ni rien de liquide.

La plus difficile des gourmandises ne peut se plaindre de ce mode de cuisson ; cela vaut exactement l'effet du grill le plus parfait.

jeunes et forts que les émotions, l'angoisse, la vaine attente et les tristes certitudes ont tués.

Les médecins qui ont soigné ces malheureux constatent, quoi ? une maladie de cœur fondroyante dont la cause n'est autre que cette succession d'émotions violentes. Les vieillards résistent davantage.

D'autre part, la réputation marche bon train ; dans une très petite ville, nous voyons des quantités de bébés âgés de moins d'un an ; nous constatons aussi de nombreuses promesses. Les pères ne sont pas tous au front ; beaucoup sont des convalescents envoyés un peu partout pour se reconforter... ils se refont, c'est le cas de le dire.

De mauvais plaisants font courir le bruit d'une bigamie légale : les hommes auraient le droit d'épouser deux femmes ; cela nous changerait puisque nous savons qu'on ne peut épouser qu'une seule femme.

Après de nous, nativement, une jeune fille qui vient de coiffer Sainte-Catherine, ne se cache pas pour déclarer qu'elle ne trouve pas à se marier et se lamente à la pensée qu'elle ne sera encore plus difficile à épouser. Nous lui rassurons. La France a la ressource de ses colonies où toutes les filles trouvent des époux ; la fin de la guerre sera le commencement d'un exode vers les autres France lointaines.

Il y aura, il y a déjà, une mêlée de races. Nous aurons de petits-français ne nous ressembleront guère.

En attendant, le tran-tran de la vie continue ; l'ère des distributions de prix et des discours aux jeunes élèves est ouverte. Les vacances vont commencer.

Tant de choses, en effet, commencent, alors que tout notre intérêt se porte sur celle qui surtout devrait finir.

UNE MARSEILLAISE.

PROPOS DE GUERRE

Mata-Hari

La danseuse Mata-Hari, que le Conseil de guerre de Paris vient de condamner à mort, est un bel exemple d'ingratitude. La France avait fait sa gloire et elle a trahi la France.

Ayant eu en Hollande des difficultés conjugales, elle débarqua un beau matin à Paris. Troquant son nom de Marguerite Zell, qui n'évoque qu'un borbonisme d'eau gazeuse, pour celui de Mata-Hari, qui signifie « Oiseau du matin », elle entreprit d'influer les Parisiens aux mystères de la chorégraphie hindoue.

Paris adore les histoires de ce genre. Quand il apprend qu'une danseuse aussi étrange que belle faisait des entechats parmi les sarcophages du musée Guimet, il y courut. Les esthètes se pâment, les échoiers crièrent à la merveille et, le snobisme s'en mêlant, Mata-Hari devint l'étoile de l'aube et du crépuscule. Les music-halls se l'arrachèrent à prix d'or ; bref, ce fut sa gloire, la gloire à tous les avantages qu'elle comporte : honneurs et argent.

Paris ne fut jamais très difficile sur le choix de ses relations ; il est vrai que s'il se mettait à exiger des papiers, il ne pourrait plus recevoir personne. Une petite dame vêtue d'une robe légère d'un non original trouva-t-elle le moyen d'obtenir ce grand ennuyé, il ne se souciait guère de savoir qui elle était, d'où elle venait et pourquoi elle venait. Mata-Hari eut les coudeuses franches dans la capitale de l'Extravagance.

Elle déclara de guerre, elle s'éclipsa, reparut, se ré-éclipsa, reparut... Et c'est ainsi qu'on s'avisa que l'Oiseau du matin dansait entre Paris et La Haye le Tango de l'Espionnage. L'avant-dernière figure de ce pas dangereux a conduit la danseuse en Conseil de guerre. La dernière figure sera rythmée par deux déclarations, au lever du soleil.

Et les manchettes au musée Guimet en frémissent dans leurs bandelettes.

ANDRÉ NEGUIS

1.092^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 28 Juillet.

Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :

La nuit a été marquée par un violent bombardement, suivi d'une série de nouvelles tentatives allemandes, principalement sur tout le front Brayeville-Chatagnay, épine de Chéreny et vers le monument d'Hurtelbis.

Toutes les attaques de l'infanterie ennemie pour pénétrer dans nos lignes ont complètement échoué et lui ont coûté de lourdes pertes.

Activité réduite de l'artillerie en Champagne, sur le Mont-Haut et sur les deux rives de la Meuse.

LA GUERRE

Les tentatives de l'ennemi dans l'Aisne se heurtent à la résistance de nos troupes

LA BATAILLE DES FLANDRES

Paris, 28 Juillet.

M. Painlevé, ministre de la Guerre, a visité ce matin les blessés de guerre à l'hôpital du Panthéon. Il a été reçu par M. E. Chautemps, médecin-chef, vice-président du Sénat. M. Painlevé a remis la Médaille militaire à dix blessés et la Médaille des Épidémies à plusieurs dames infirmières.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 28 Juillet.

Cette nuit encore, l'ennemi a renouvelé ses attaques sur notre front avec toujours les mêmes succès. On peut dire que l'obstination aveugle, insensée du kronprinz n'a d'égal que la vigilance de nos commandements et la vaillance de nos soldats.

Devant l'insuccès de ces tentatives incessantes et si effroyablement coûteuses, la question se pose de plus en plus du but où du résultat que cherche l'ennemi. Les journaux anglais s'en préoccupent comme les nôtres. Les Times rattache ces tentatives désespérées à la justification de la victoire de politique intérieure remportée par le gouvernement allemand. Ces observations du grand journal anglais sont du reste trop à l'honneur de nos armées pour que nous ne les citions pas : « Peu de batailles dans la guerre actuelle, dit le Times, ont été plus encourageantes et davantage à l'honneur des armées françaises que cette lutte inflexible, acharnée pour le maintien de positions locales à une heure où il est dur pour la France de supporter de nouvelles et grandes fatigues, alors qu'elle doit se préparer à un effort important. Ces attaques incessantes n'ont apporté aux Allemands aucun avantage, sauf quelques gains minimes, et il serait surprenant que la pression de l'ennemi puisse être maintenue beaucoup plus longtemps. La signification de ces attaques ne doit pas être toutefois estimée au-dessous de sa valeur, car elles sont l'indice que l'Allemagne est résolue à poursuivre la lutte et même de prendre l'initiative d'une offensive quand il lui paraît opportun de le faire. »

On retrouve dans ces appréciations d'un critique allié, mais toujours indépendant, l'écho de nos propres déclarations sur l'extrême dureté de la bataille engagée et le mérite tout de nos troupes.

Du côté britannique on en est toujours au duel d'artillerie qui dépasse en violence tout ce que l'imagination peut concevoir.

La retraite russe continue, mais je persiste à penser qu'il ne faut pas désespérer. L'armée roumaine est entrée en jeu et a remporté un très brillant succès.

MARTIN RICHARD

Le Quartier-Général du Kronprinz

Amsterdam, 28 Juillet.

Suivant les Nouvelles de Maestricht, le quartier général du prince héritier d'Allemagne vit, il y a un mois, s'établir à Waalst, où les officiers occupent plusieurs hôtels et maisons de campagne. Ordre a été donné au bourgmestre de Waalst de fournir trois cents lits et de faire installer la lumière électrique dans les maisons occupées par les Allemands.

Après la Conférence des Alliés

L'Italie et la question balkanique

Rome, 28 Juillet.

Les journaux commentent la clôture de la Conférence de Paris. Le Messaggero lit notamment :

En dehors des questions balkaniques, il y a une décision de la Conférence de Paris qui nous remplit d'une très haute satisfaction : c'est l'abandon renouveau que la guerre nous a fait jusqu'à ce que l'impérialisme allemand, responsable de la guerre, ait été abattu.

Aucune réponse plus significative et plus solennelle que celle-ci ne pouvait être donnée aux déclarations du chancelier M. Michaelis et au vote récent du Reichstag.

Rome, 28 Juillet.

Le Comité de propagande pour l'Italie de l'Adriatique réuni à Rome a confirmé son programme initial en ce qui concerne les droits séculaires italiens sur les terres irredentées et en répétant que ce programme n'empêche nullement que des débouchés nécessaires pour la vie économique et l'indépendance de la Serbie et du Monténégro soient constitués sur le sol concédé sur la côte orientale de l'Adriatique.

Le Comité souhaite la libération et l'indé-

Sur le chemin des Dames

Londres, 29 Juillet.

Commentant la lutte sur le chemin des Dames, le Daily Telegraph écrit :

C'est la tentative la plus déterminée d'offensive ennemie en 1917. C'est aussi un succès pour les Français, qui maintiennent leurs positions en infligeant des pertes énormes à

Les Allemands craignent une violente offensive des Anglais

Schaffhouse, 28 Juillet.

Dans la Gazette de Voss, le capitaine von Salzmann déclare :

« Nous ne devons pas nous laisser surprendre par l'ennemi dans la région de la Somme. Les forces ennemies sont énormes, en effet, passées près de Lens, en revenant du Nord et nous avons assisté à l'action d'artillerie aussi violente que celle du Nord. »

Si l'on donnait, en ce moment, à choisir à un soldat allemand entre une tranchée dans les Flandres ou un trou d'obus du côté de Lens, par exemple, gagnant qu'il serait fort embarrassé pour choisir.

A lors ? Alors, vous en savez maintenant aussi long que les Boches et ça vous coûte moins cher.

Les Délégués du Soviet à Paris

Paris, 28 Juillet.

Les délégués du Soviet, accompagnés de M. H. Degersheim, membre du gouvernement britannique ; de M. Warde, membre de la Chambre des Communes ; et de M. Labouret, sont arrivés ce matin à 6 heures à Paris par la gare du Nord où ils ont été

l'ennemi. C'est probablement aussi important que tout ce qui a été accompli dans l'Ouest cette année. La lutte n'est pas encore terminée, mais nos alliés ont déjà prouvé abondamment que la ténacité et la valeur françaises sont toujours aussi merveilleuses qu'elles ont été pendant toute cette guerre. La bataille du nord de l'Aisne est la splendide réaffirmation du courage français et le meilleur présage de l'attaque décisive à laquelle l'ennemi devra dans face ailleurs dans l'Ouest en temps opportun.

La Crise politique allemande

Les socialistes participent-ils au gouvernement ?

Zurich, 28 Juillet.

Dans les milieux politiques allemands, on affirme que l'entrée d'un socialiste dans le ministère d'empire peut être considérée comme certaine. Le candidat probable est le député Eber, président du parti socialiste, lequel sera nommé à la direction du ministère des Institutions sociales, qui sera créé par suite de la division projetée du ministère de l'Intérieur.

D'autre part, d'après les dépêches de Berlin, le successeur de M. Zimmermann aux Affaires Étrangères serait von Kuhlmann, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, qui vient d'être rappelé à Berlin.

Zurich, 28 Juillet.

Dans des dépêches de Berlin annonçant que les socialistes allemands semblent être revenus sur leur décision d'accepter des postes de sous-secrétaires d'État au cas où le gouvernement leur offrirait de participer au pouvoir. D'autre part, on déclare que si la fraction socialiste du Reichstag avait décidé de permettre à ses membres d'accepter des postes ministériels, le Comité d'empire, qui exerce une autorité absolue sur l'ensemble de la socialdémocratie, ainsi que sur le groupe socialiste du Reichstag n'a pas jugé valables les raisons invoquées par les députés socialistes et a rejeté formellement la décision votée par la fraction parlementaire.

Les Origines de la Guerre

Un document intéressant et accusateur pour l'Allemagne

Londres, 28 Juillet.

Le Times publie un important document sur les origines de la guerre. Ces informations qui lui ont été transmises de source incontestable et d'un milieu particulièrement bien renseigné, ont été publiées par le Times prononcé par Haase la semaine dernière au Reichstag et que seul le Leipziger Volkszeitung, du 20 juillet a publié.

Dans ce document, Haase déclare nettement et pour la première fois en public, que la conférence du 5 juillet 1914, était un des événements sur lesquels la lumière complète de la guerre se levait et que l'origine de la guerre se situait à ce moment.

Suivant les renseignements transmis par l'informateur du Times, la conférence dont il s'agit, est celle qui fut tenue à Potsdam. Elle réunissait le kaiser, M. de Bethmann-Hollweg, l'amiral Tirpitz, le général Falkenhayn, M. von Sturm, l'archiduc Frédéric, le comte Berchtold, le comte Tizze et le général von Ekevstrand. On ne croit pas que von Jagow et le général de Moltke fussent présents.

La réunion discuta et arrêta tous les principaux points de l'ultimatum que l'Autriche devait envoyer à la Serbie dix-huit jours plus tard. On fut unanime à reconnaître que très probablement la Russie refuserait de se soumettre à l'ultimatum. Mais, comme on comptait cet ultimatum et que vraisemblablement la guerre était inévitable. Néanmoins, on décida résolument d'accepter cette éventualité. Il est probable, mais on n'est pas certain, que la date de la mobilisation fut fixée par la même occasion.

On sait que le kaiser partit alors pour la Norvège, sans doute pour éviter la possibilité aux yeux aux gouvernements français et russe. Trois semaines plus tard, lorsqu'on apprit que l'Angleterre ne resterait pas neutre, M. de Bethmann-Hollweg déclara que ce n'était pas la faute de la Russie, mais que la décision prise le 5 juillet était irrévocable.

Il est certain que la plupart des auditeurs de Haase considéraient l'ultimatum comme un ultimatum et que cela était la date du 5 juillet.

Il semble, en effet, que ce sujet fut plus complètement et plus explicitement soulevé par le député socialiste Kohn, dans la séance secrète tenue par le Comité du budget du Reichstag, il y a huit semaines. M. Kohn mit au cours de cette séance, certain ministre au défi de déclarer que ces faits étaient faux.

À la stupefaction des autres députés, le ministre dont il s'agit ne nia pas, mais il déclara que c'était probable, mais qu'il n'est pas certain que la date de la mobilisation fut fixée par la même occasion.

On sait que le kaiser partit alors pour la Norvège, sans doute pour éviter la possibilité aux yeux aux gouvernements français et russe. Trois semaines plus tard, lorsqu'on apprit que l'Angleterre ne resterait pas neutre, M. de Bethmann-Hollweg déclara que ce n'était pas la faute de la Russie, mais que la décision prise le 5 juillet était irrévocable.

Il est certain que la plupart des auditeurs de Haase considéraient l'ultimatum comme un ultimatum et que cela était la date du 5 juillet.

Il semble, en effet, que ce sujet fut plus complètement et plus explicitement soulevé par le député socialiste Kohn, dans la séance secrète tenue par le Comité du budget du Reichstag, il y a huit semaines. M. Kohn mit au cours de cette séance, certain ministre au défi de déclarer que ces faits étaient faux.

À la stupefaction des autres députés, le ministre dont il s'agit ne nia pas, mais il déclara que c'était probable, mais qu'il n'est pas certain que la date de la mobilisation fut fixée par la même occasion.

La Guerre sous-marine ne peut pas amener une décision

Paris, 28 Juillet.

La guerre sous-marine, telle qu'elle est pratiquée par les Allemands, atteint aussi bien nos navires de guerre que nos navires de commerce, mais elle ne peut pas amener une décision. C'est l'incident qui provoqua une très grosse sensation dans le Comité du Reichstag, et c'est possible que ce fut là un des facteurs cachés de la récente crise politique. Par ailleurs, il est particulièrement intéressant de voir que Haase ait maintenant abordé cette question en public, paraît indiquer que ses amis et lui estiment que le moment est venu de mettre la vérité en pleine lumière.

Le Général anglais tué

Londres, 28 Juillet.

Le War-Office annonce que le général Tanner, du corps des Ingénieurs, a été tué sur le front français, il était né en 1858.

Sur le chemin des Dames

Londres, 29 Juillet.

Commentant la lutte sur le chemin des Dames, le Daily Telegraph écrit :

C'est la tentative la plus déterminée d'offensive ennemie en 1917. C'est aussi un succès pour les Français, qui maintiennent leurs positions en infligeant des pertes énormes à

Les Allemands craignent une violente offensive des Anglais

Schaffhouse, 28 Juillet.

Dans la Gazette de Voss, le capitaine von Salzmann déclare :

« Nous ne devons pas nous laisser surprendre par l'ennemi dans la région de la Somme. Les forces ennemies sont énormes, en effet, passées près de Lens, en revenant du Nord et nous avons assisté à l'action d'artillerie aussi violente que celle du Nord. »

Si l'on donnait, en ce moment, à choisir à un soldat allemand entre une tranchée dans les Flandres ou un trou d'obus du côté de Lens, par exemple, gagnant qu'il serait fort embarrassé pour choisir.

A lors ? Alors, vous en savez maintenant aussi long que les Boches et ça vous coûte moins cher.

Les Délégués du Soviet à Paris

Paris, 28 Juillet.

Les délégués du Soviet, accompagnés de M. H. Degersheim, membre du gouvernement britannique ; de M. Warde, membre de la Chambre des Communes ; et de M. Labouret, sont arrivés ce matin à 6 heures à Paris par la gare du Nord où ils ont été

Roman de Christiane

PREMIERE PARTIE
LA BRUNE ET LA BLONDE

Non, Christiane ne doutait pas du bon accueil qui allait être fait par la grand-mère à sa proposition de passer quelques jours auprès d'elle.

Si souvent, dans ses lettres naïves, la brave campagnarde avait invité ses « Parisiens » comme elle disait.

Généralement on allait, en septembre, passer à Aubervilliers huit jours et c'était tout. Huit jours qui, pour Manette — c'était le nom de la grand-maman — comme pour Claudette et Marc, s'écoulaient avec la rapidité d'un éclair, et — disait la bonne vieille — sans qu'on ait le temps de se retourner.

Roger et Christiane avaient bien souvent insisté pour que Manette vienne à Paris. Elle n'avait jamais voulu accepter leur invitation.

— Non, faisait-elle en hochant la tête,

non, je me perdrais dans votre capitale. C'est trop grand à ce qu'on dit. Et puis on s'y moquerait d'une pauvre vieille paysanne comme moi. Mes robes de cachemire, mes châles et mes bonnets tuyautés y feraient rire les gens.

Et comme, en souriant, Christiane objectait :

— Mais, maman, on les laisse aller, les gens...

Elle concluait :

— Non... non... ma belle-fille... je vous remercie, bien, mais c'est pas mon âge, voyez-vous qu'on entendrait des folles pareilles... Je n'aurais qu'à tomber malade là-bas... à y mourir, Seigneur de Dieu, pensez quelle affaire !

« Ma place est marquée là dans le petit cimetière, sous les grands sapins à côté de la tombe de François... votre pauvre père... C'est dans ce coin-là et pas ailleurs que je veux dormir... »

Elle s'était entêtée... s'était obstinée... et jamais, de ce fait, n'avait vu Paris...

Mais c'est entièrement cette obstination, n'empêchant pas qu'elle eût un cœur d'or et qu'elle adorât Roger, son fils, aussi bien que sa bru... et ses petits-enfants.

Déjà Christiane avait mis la brave vieille au courant d'une partie de ce qui s'était passé.

Le lendemain de la catastrophe des Aubrays, elle lui avait envoyé quelques lignes — ah ! dans sa fièvre, dans sa surexcitation,

tion, dans sa douleur de ce jour-là, elle avait tout de même songé à certaines obligations — pour annoncer à la pauvre mère que Roger, grièvement blessé, avait dû subir la nuit même une très grave opération qui laissait pourtant l'espoir de la sauver.

Et cette nouvelle avait tellement bouleversé Manette que la pauvre vieille avait dû s'altérer.

Si elle l'eût pu, en dépit de ses dix-neuf ans et de la répulsion qu'elle avait pour les voyages, elle l'aurait fait.

Mais cela lui avait été impossible vu, son état de santé.

Deux jours plus tard, sa bru lui faisait savoir que le mieux était confirmé et que Roger vivrait.

Enfin... plus tard encore... que la convalescence commençait, mais que des troubles de l'esprit persistaient et ne disparaîtraient qu'à la longue.

Elle rédigea sans tarder une nouvelle lettre où elle faisait part de ses intentions à Manette en lui déclarant que Roger était incapable de travailler avant longtemps... qu'il fallait à Marc le séjour de la Suisse, et qu'ils allaient s'y rendre tous mais sans faire un détour pour embrasser la pauvre vieille grand-mère.

Elle allait ainsi apprendre — ah ! elle la saurait toujours trop tôt — la vérité que Christiane, jusque-là, n'avait pas osé lui révéler.

Il avait fait, la veille, une journée froide et triste. Le vent avait, sans discontinuer, secoué les grands chênes et les énormes hêtres de la forêt de Montavois, leur arrachant tantôt de sourds gémissements, tantôt de longues plaintes désolées. Des nuages gris et noirs s'élevaient sans cesse dans le ciel, se heurtant, s'entre-choquant, chevauchant les uns par-dessus les autres.

Et des fenêtres de sa maison isolée, où se caiffait à présent, Manette, examinait le ciel, avait songé :

— Il n'y a pas eu de neige depuis décembre, mais il pourrait bien en tomber cette nuit.

Elle était ensuite venue s'asseoir auprès d'un grand feu de bois qui pétillait et mettait dans la cuisine un resplendissement d'or.

Elle se sentait toujours mal à l'aise, depuis le matin où elle avait appris la triste nouvelle. Elle éprouvait, avec des pesanteurs de tête, des vertiges, des éblouissements, une frayeur vague de tomber en avant ou en arrière quand elle ne se soutenait pas à quelque appui.

Et cela la surprenait et l'inquiétait.

« Car jusqu'ici, toute petite et menue qu'elle était avec un visage tout ridé, tout parcheminé, où, du fait des années, le nez trébuché et le menton relevé se touchaient presque, où les yeux étaient tou-

jours vifs, toujours pétillants, elle avait joué d'une parfaite santé.

Cette petite vieille était aussi d'une activité prodigieuse. Jamais lassée, elle ne cessait — affligée pourtant d'une légère claudication — d'aller et de venir, trébuchant sans bruit à travers les trois pièces dont se composait la maison et qui, pauvrement meublées, resplendissaient de propreté.

Aussi, s'expliquait-on que n'ayant à peu près jamais connu la maladie, elle s'agitait de ce qu'elle ressentait aujourd'hui.

Cela devait provenir des angoisses terribles qu'elle avait éprouvées durant ces six dernières semaines.

... Qu'étaient-ce que ces troubles de l'esprit, avoués par Christiane ? Qu'entendait pas là la jeune femme ? Manette se le demandait sans bien comprendre.

Elle se répétait cela aujourd'hui encore en se rapprochant du feu, car elle grelottait et elle avait cependant la peau brûlante.

— Ah ! pourvu que je n'aie pas retombé malade là... Qui est-ce qui me soignerait, mon Dieu !

Manette ne s'était pas trompée, il y eut une chute de neige la nuit.

Au matin, la campagne s'éveilla, radieuse, couverte d'une magnifique parure blanche.

L'air sembla plus pur, plus transparent, l'Aube qui miroitait là-bas, dans les prés

couverts, roula des paillettes d'argent dans son eau d'azur ; les bois de Mongrand, de Montaubert, en face, prirent d'admirables tons violacés ; les cris des enfants qui se rendaient à l'école éclatèrent joyeux, plus sonores plus vivants.

Tout ce paysage d'Auvergne et des environs sembla un décor de féerie, monté, la nuit, pour quelque fantastique ballet.

Mais les facteurs, à la sortie du bureau de poste, guêtés et encapuchonnés, le sac au dos, le bâton ferré, le semestre allant le coco, moi, pour faire des vers !

— Tonnerre ! gronda l'un d'eux, pitié, ventru, le traicneau ne sera pas passé d'ici Germaine et ça va tirer par les bois !

— Tes jamaïs content, Bertrand, gouailla l'autre ; un grand sec, qui s'éclaira ensuite ; se rendant à l'école, il se dit que le semestre allait le coco, moi, pour faire des vers !

— Toi, Ploisset, t'es le caractère heureux et tu devrais vivre cent ans.

— Mais j'espère bien les dépasser, mon colon ! s'écria le grand sec, qui tournait à droite, dans les rues des Fermiers, pour aller prendre, à route de Prinsly, le semestre allant le coco, moi, pour faire des vers !

Les trois autres firent encore ensemble un bout de chemin.

Amioz, le facteur du bourg, annonçait :

— Faut que je grimpe d'abord chez la mère Darmon... avant commencer par là.

PAUL ROUGET

(La suite à demain.)

